

numéro 39

décembre 2006

un
œ
stre

*figuré:
violente impulsion,
fureur poétique*

—

nu

so

erte

Cocote minute

Afin de sensibiliser le public à l'élaboration d'une création théâtrale, la revue **un œuf** présente les textes préparatoires de ses auteurs.

Distribué à peu d'exemplaires, **un œuf** est aussi consultable sur internet : <http://theatroe.free.fr>

Caroline se donne (3 → 10)
Christophe Lebrun-Damiens

... La femme cyclope (11 → 16)
François Kopania

Le contenu de cette revue ne peut être reproduit sans autorisation préalable des auteurs.

Mise en page **Renaud Barès**. Imprimé sur papier **CyclusOffset** 100% recyclé.

Association loi 1901 à but non lucratif. Adhésion et soutien : **ogonek.fr**

Caroline se donne

Christophe Lebrun-Damiens

décembre 2006

Dominique et Caroline vivent au sommet d'une tour, dernier étage du Cèdre, immeuble d'une cité dont chaque adresse porte le nom d'un arbre exotique, sur les contreforts de Guerville, vue plongeante sur ses deux rives et le fleuve qui la traverse. Dominique est brun, frisé, corpulent et sanguin. Caroline est blonde, des cheveux très longs, très épais, comme Annabelle, mais plus grande, plantureuse. D'autres qualificatifs viennent encore à l'esprit, si on les fréquente : truculent, magnétique, captivant et exhibitionniste ; parce qu'ils ont tendance à exposer au grand jour, même si c'est plus souvent la nuit, les avanies de leur vie amoureuse, le centre exclusif de toute marque d'intérêt dont ils soient susceptibles de faire preuve. Ils s'aiment, ils se regardent s'aimer, ils mesurent à quelles distances cette préoccupation les éloigne, les rapproche ou les précipite devers ce qu'ils appellent l'ailleurs, ce qui les rend physiquement très présents, assez denses, et paradoxalement sur le point de toujours s'effacer. Ils donnent l'impression d'être constamment sur le départ, et donc aussi l'envie de leur tourner le dos, finalement, tant il semble impossible de retenir leur attention. Ils papillonnent tout le temps, sur le mode d'une pantomime érotique élaborée qui les rend attachants de prime abord, et très vite insupportables.

Ils sont dans vos jambes, comme deux chiens teigneux, il n'y a rien à faire. Or leurs corps semblent être près

de déborder de leurs vêtements – des costumes classiques pour Dominique, sobres en général, sans couleurs véritablement, alors que Caroline les mêle, comme les genres, les coupes et les accessoires avec désinvolture – sur le point de les quitter, ces vêtements, tant ils jouent avec, du bout des doigts, qu'ils occupent à tirer sur les fils, les boutons, les cols, les manches, les ourlets. Ils se retiennent ainsi, pas trop bien pour autant puisqu'il leur arrive de perdre aussi des morceaux d'étoffes qui les habillent sans s'offrir à la vue. Ils n'ont jamais l'air plus victorieux que lorsqu'ils ramènent à la lumière un petit lambeau de tissu caché, comme un trophée, déchiré à leurs sous-vêtements. Ils ne le laissent pas se perdre bien longtemps. Il glisse au fond d'un verre d'alcool, ou bien roulé dans une cigarette, part en fumée. Ils ne l'ingèrent pas vraiment chaque fois non plus. Ils jouent avec l'idée qu'ils peuvent le faire, comme s'ils allaient sacrifier ces petits morceaux de lingerie avant qu'ils ne se transforment en reliques, relief des ébats dont ils étalent les préliminaires fétichistes aux yeux de tous, prolongeant leur durée jusqu'au vertige. C'est ainsi qu'ils donnent aussi l'impression d'être occupés à se déshabiller lentement, si lentement que l'issue de ce strip-tease bizarre, duel qui plus est, ne s'achèvera peut-être pas dans la nuit, ni le jour suivant, qu'il reprendra la nuit prochaine, et qu'on leur prête encore l'habitude de dormir habillés, continuellement mis à nu, ou tout au moins sur le chemin de l'être.

Elle est assise au bord du lit, les yeux levés. Il s'accroupit devant elle, l'épaule contre une armoire, et du bout des doigts inspecte une lame du parquet. Ils sont dans une petite chambre, dont le lit prend toute la place. Les murs sont blancs. Le jour se tire et la pénombre les protège.

- T'es trop con!
- Tu m'as fait peur.
- Je te déteste.
- Tu sens venir l'orage?
- Ta faute! Ne dis rien!
- J'ai une idée!
- Je ne t'écoute pas.
- Il manque quelque chose.
- T'es cinglé.
- C'est quoi?
- C'est non.
- Tu étais prête.
- Je ne t'ai rien proposé.

La voix de Dominique lui donne de la hauteur. Sans être particulièrement forte, elle est claire et bien timbrée, alors que celle de Caroline est rauque et suave.

- Je peux te laisser un moment?
- J'ai envie de faire l'amour, maintenant.
- On va nous attendre.
- Ça me fait mal, tellement j'ai envie!
- C'est malin!
- Ne rigole pas! Pose ta main sur mon ventre!
- Je ne suis pas docteur.
- Tu devrais essayer.
- Hum?
- J'irai vite!

Les paupières closes, un léger sourire flotte au dessus de ses lèvres. Elle entend Dominique marcher vers la cuisine,

ouvrir le gaz, craquer une allumette et poser une casserole sur le feu. Le silence et l'ombre règnent dans l'appartement, peu de bruits du dehors, étouffé par le double vitrage, une rumeur à peine plus sensible que celle des flammes autour du brûleur.

- Pour faire passer l'envie.
- Qui n'est pas médecin!?
- Il faut y aller maintenant.

Elle lui prend la tasse de café des mains et la pose sur son ventre.

- Tu viens?
- Attends!
- Caroline!
- S'il te plaît!
- J'y vais.

Dominique descend les trois étages de l'immeuble en courant. Il se laisse pratiquement tomber dans les marches. Il quitte le quartier d'un pas lourd et contrarié vers le centre. Restée seule, Caroline boit lentement le café, assise au fond du lit. La nuit s'invite. L'ombre qui les protégeait plus tôt semble alors la menacer un peu. Elle s'appuie contre la tête du lit, s'étire. Vide, la tasse roule à ses pieds dans un pli de la couverture. Elle se relève et sort de la chambre.

Au centre de leur appartement se trouve une pièce aveugle, qu'ils appellent l'Isoloir, à l'origine prévue pour servir de buanderie, et transformée en un cube insonorisé de trois mètres de côté, éclairé par un halogène modulable, du

plafond, une lumière pâle qui fait ressembler l'intérieur de ce dé tapissé de moquette blanche à un laboratoire inaffecté, pour un photographe sans image, ni matériel. Laisant ses mocassins devant la porte, Caroline plonge ses pieds dans la mousse bleu nuit du sol et s'enfonce dans l'obscurité.

Quand l'orage le surprend, Dominique a juste le temps de se mettre à l'abri sous la marquise d'un cinéma. Il allume une cigarette et se met à parler tout seul.

- Caroline est sérieuse quand elle ... Elle est sérieuse. Moi je déraile. Elle me fait dérailler. Je fonce, et voilà. C'est comme une voie qui file, à fond, loin, qui tourne, et la ligne de fuite disparaît, change, revient, s'en va. Je deviens fou. Elle est trop forte. Elle clignote. À ses côtés, c'est parfois la nuit, parfois le jour, mais elle, elle clignote. Comme le feu, les flammes, elles dansent.

Il jette sa cigarette dans l'averse et tend son visage aux gouttes d'eau qui brillent sous les néons. Accrochant son regard aux ferronneries de la marquise, il est subtilement conduit à pénétrer à l'intérieur du cinéma. Le hall est désert. Le guichet est fermé. Il passe devant une porte derrière laquelle il entend deux personnes discuter. Il file en direction de la salle la plus proche. Le film est commencé. Il s'installe dans le premier fauteuil qui s'offre à lui. Il entend :

- Tu viens de là où je vais. Que veux-tu que nous fassions, toi et moi ? Ne me montre pas ton chemin, redis-moi seulement d'où tu viens ! Je te l'ai dit, c'est là que je vais. Ou bien je resterai ici, en attendant que tu repasses.

Dans un froissement d'aile, étouffant l'air au dessus de sa tête, un oiseau s'accroche à gauche de l'écran. Il tourne le dos au spectateur, qui découvre les profondeurs d'une forêt tropicale surgissant du brouillard, une brume plus intense à mesure qu'elle remplit l'image, et qui devient cotonneuse en glissant sur les arbres, une dentelle verte échancrée.

Caroline ouvre un parapluie avant de s'aventurer sous l'orage. Elle se dit que c'est peut-être dangereux. Elle frissonne. Elle marche entre les éclairs en évitant les flaques. Comme elle s'éloigne elle donne l'impression de s'enfoncer sous un tunnel creusé dans la masse liquide de l'averse. Elle frissonne à nouveau. Il suffirait que son parapluie se retourne brutalement pour qu'elle se trouve engloutie. Elle ferme à demi les yeux. La perspective des rues se perd sous ses pas. On entend plus que son souffle et le roulement continu des gouttes d'eau stoppées dans leur chute à quelques centimètres de ses oreilles.

L'Amibe est un café partagé entre comptoir et salle par un angle abritant la cuisine. Des tables en fer et des chaises du même tonneau bancal circulent parmi une clientèle qui attend rarement d'être arrivée pour commencer à boire. Recueillir simplement des bribes des conversations qui s'y perdent au fil des nuits suffirait peut-être à rendre ce récit instructif et divertissant. Pour l'heure l'animal se réveille lentement de ses digestions pathogènes.

Vincent, le taulier, est surpris en plein travail à se demander comment sa bouche peut faire le lien entre son visage et ses entrailles sans plus de perturbations. Passées quelques secondes d'indécision, il se soustrait à sa comp-

tabilité pour consulter son employée, Ruby, qui essaie de donner un semblant d'ordre à la salle.

- Chérie, t'es-tu déjà demandée si tu n'étais pas prise entre deux feux, comme... disons ta figure et... que ta bouche fasse le lien entre... et bien, ton trou de balle et tes yeux, tes oreilles et ton sexe...

- Non mais!

- Tes sinus et tes tripes?

- Qui t'a soufflé ces horreurs?

- Rien. je me suis réveillé tout à l'heure, j'avais l'impression d'être double. Une partie de moi tenait tête au monde, les sens en éveil, tandis qu'une autre tentait d'y échapper. Ou de le dévorer, ajoute-t'il rêveusement, faisant rouler deux gros yeux globuleux autour de la silhouette de Ruby, et ma bouche au milieu, prise entre deux... comme une tenaille.

- C'est dégueulasse

- Tu trouves?

- On devrait t'enfermer, si tu ne rapportais pas d'argent!

Passant derrière le bar elle lui claque les fesses d'un coup de torchon. La lumière dehors s'est faite délavée. L'éclairage public de la place, un mélange de jaune et de blanc, souligne le gris bleu du ciel. Les bistrotts alentour lèvent les terrasses. Des piles de chaises et de tables, culs par dessus têtes, s'écrasent devant les vitrines. Des bruits de pas pressés, fatigués, des conversations s'éteignent. Elle crache son chewing-gum dans l'évier, le passe sous l'eau, le roule en bille et le colle à l'intérieur de la poche-gousset de son pantalon.

- On ne peut pas regarder le soleil en face, ni revenir en arrière! Comment marcher droit?

- Tu as raison!

- Et toi, ça va?

- Oui! J'ai rêvé que j'embarquais pour le Népal avec un type plein aux as, et nous grimpons...

- Oh non!

- Si! Il me faisait l'amour, je te raconte pas...

- Non!

- Des rouges... des jaunes... des...

Un type entre dans le café, les cheveux trempés, dégoulinant de pluie des pieds à la tête, et se pose au comptoir. Il commande un Martini-Gin qu'il descend cul sec avant de claquer le verre sur le zinc, accompagné d'un billet, et d'en réclamer un autre qu'il descend aussi vite. Il s'appelle Jean, il est huissier de justice, et son arrivée n'annonce rien qui vaille.

... La femme cyclope

François Kopania

décembre 2006

Elle a désormais une bouche, muette.

Comme l'homme qui aimait les femmes, il voit passer un défilé de jambes, de jupes légères, de féminité, d'abondance,
c'est offert...

Il n'y a pas vraiment de tentation mais invisible il voudrait être.

De ses regards insistants, il dérange peut-être, ravi de ces corps actifs, assis aux terrasses des cafés et des restaurants.

En ces premiers jours de mai, des bras qui enlacent des tailles rondes chaloupées,
tout cela...

Puis son rythme cardiaque lorsqu'elle apparaît sans prévenir au hasard d'un boulevard ou d'une avenue, son regard qui s'enflamme à nouveau, corps pétrifié, statufié, congelé...

il se dit,

«je vais mourir»

mais non...

Avant, femme Cyclope portait souvent un imper rouge.
Très bien.

Elle dit salut de la main, toujours aussi éloquente, les
mots sortent de son œil.

«*Elle n'a pas disparu bordel!*»

Et cette foutue fièvre qui le reprend, il ne sait plus vrai-
ment où donner de la tête,
disons le trait fictif.

Une friction de plusieurs espaces environnementaux
très distincts les uns des autres
parfois se superposent, comme imprimés sur des
papiers transparents se mêlent, s'articulent...

Objets.

Personnes.

Espace temps, c'est l'état de trouble, des visions irréal-
les, un hors-champ de l'œil froid tourné vers l'intérieur, obser-
vateur, fabricant, une tentative de toucher au sensible, les
zones en dehors du contact de la chair afin de satisfaire une
nouvelle fois le manque, sur ce est l'absente, celle qui prend
en otage, aujourd'hui encore au cœur des solitudes.

Ça clignote rouge ça fait des tâches bleues et ses
variantes.

Le clown ivre ne lâche pas son scooter des mains, il
sillonne le parc d'une course mécanique ahurissante pour
finir disloqué.

Des bouts de ferraille éparpillés après avoir percuté les
multiples obstacles gênant son passage aveugle sourd din-

gue éjecté de son siège dans un tas de feuilles ratisées ou il repose trois jours et trois nuits n'interrompant ses ronflements éthyliques que très provisoirement en se retournant $\frac{3}{4}$, face, profils.

Il aperçoit Rose d'un regard épanoui.

«*Hey! Dites, c'est comment sous les feuilles.*»

Lui dans sa fièvre...grogne et replonge dans son sommeil.

Salon / Description.

Grand espace lisse de béton gris.

Une grande baie vitrée donne sur une terrasse en surplomb d'un parc au jardin tropical.

Il fait nuit bleue.

C'est le mois de septembre, la température est douce.

Colonne / Béton.

Cadres avec photographies.

Parquet / Bois de châtaignier.

Un voile léger de tissus, une bande étroite et haute qui tombe du plafond, fasie dans la brise par intermittence, au gré des courants d'air, le calme règne en silence.

Il n'y a pas de son.

Bar / Description.

Colonnes.

Béton de même.

Le mur de fond est habillé d'un miroir large de six mètres, d'une hauteur de deux mètres, incurvé, un couloir de bar comme un extrait de virage...

Elle s'abandonne à onze soulographes déjantés aux mains douces...

Sur le sofa.

Ce qu'elle aime.

Ses habits éparpillés avec élégance.

C'est chaque fois.

Une fête.

Elle se pose nue dans le salon privé du reste du monde.

Onze.

Ils sont onze autour du bar à boire.

Elle boit aussi.

Elle est belle à faire fondre les murs.

Elle aime.

Se pâme exquise d'humeur égale, franchit les caps, passe en revue les stades de l'évolution des plaisirs.

De périodes transitoires savoureuses en argumentation généreuse.

Ses pulsations.

Son escalade vertigineuse.

Chaque détail de la scène est concentré dans cette surface rectangulaire de six mètres sur deux et sa profondeur de champ.

Peu à peu par rafales les fibres végétales s'éparpillent s'emportent tourbillonnent puis disparaissent.

Des pas sur le gravier, quelques vagues matières sonores, plusieurs voix masculines, des bruits de moteurs de

pneus qui patinent au démarrage un peu brutal de ces onze-là qui sortent, le son revenu...

Suite à son léger coma éthylique il se relève péniblement recouvert de limaces gourmandes, trempé de rosée encore meurtri des chocs successifs de ses cascades burlesques.

Il marche désarticulé, visite les étages de cette maison de papier qui s'enfonce sous le poids de ses pas, il gravite dans ces strates empilées comme les livres d'une bibliothèque abandonnée, dans une valse lente comme aspiré par une tornade un cyclone ce tout est emporté au lointain dans un ciel qui progressivement se dégage pour laisser place à un tableau plus conventionnel celui-là.

Commence alors une descente vertigineuse qui l'amène à l'endroit même de sa précédente chute en scooter.

Il se réveille un peu sonné...

« *Rose n'est plus là?* »

Il observe les murs et le plafond d'une pièce qui lui est inconnue...

Le SAMU social ou la police municipale a dû faire son travail de ramassage de peines dans l'âme.

Passé la porte, il y a un couloir qui mène à un réfectoire, une salle commune où l'on peut se restaurer.

Il choisira un simple café, une cigarette égarée dans la poche de sa veste miraculeusement épargnée.

« *Je suis désert, un courant d'air me balaie, mes grains de sable se dispersent puis jonché sur plusieurs sols ciment*

*bitume et autres je mets un temps infini à me reconstituer,
rapport à l'air qui toujours circule.»*

Tout cela a effet de mirage car ceci un mirage.

